

Les femmes oubliées du Maroc profond dans *Villages sans hommes* de Bouchra Ijork

Azelarab QORCHI

Enseignant-chercheur

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Agadir

Malgré le discours officiel optimiste relatif à l'amélioration de la condition des femmes et à leur intégration dans les différents programmes de développement, la réalité montre que les mesures à caractère économique et social ne profitent pas à l'ensemble de la gent féminine. Dans son documentaire intitulé *Villages sans hommes*¹, Bouchra Ijork dévoile la souffrance quotidienne de femmes oubliées qui vivent d'expédients dans des patelins marginalisés du Moyen Atlas, écrasées par une pléthore de responsabilités. Cependant, elles ne capitulent pas devant cette situation très pénible et font preuve de courage et de persévérance.

Introduction

Défini comme une « œuvre cinématographique qui s'attache à décrire et à restituer le réel, par opposition à l'œuvre de fiction »², le documentaire, parent pauvre présumé du cinéma, autorise son auteur à s'infiltrer de manière directe dans l'univers filmé et à prendre position par rapport à la problématique traitée. Même s'il est relégué au second plan alors qu'il est le premier genre qui a vu le jour³, il offre aux réalisateurs d'innombrables possibilités d'aborder le réel, de le soumettre à un examen microscopique, de le décortiquer avec minutie et de le capter à un instant précis pour le montrer aux contemporains d'abord, puis le conserver pour la postérité.

¹Titre original : *قري بدون رجال*, documentaire produit par la chaîne Al Jazeera et diffusé en 2017.

²Bibliothèque du film, *Filmer le réel : ressources sur le cinéma documentaire*, Paris, Éd. De la BIFI, 2001, p.31.

³Les premières images tournées par les frères Lumière relèvent du genre documentaire. Il s'agit de *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon* (1895).

Le documentariste n'est pas acculé, de facto, à la neutralité. Son approche des problématiques sociales actuelles, surtout celles qui suscitent beaucoup de débats et de polémiques, dénote d'une manière ou d'une autre, ses convictions personnelles.

Dans *Villages sans hommes*, Bouchra Ijork⁴ exploite à bon escient cette latitude en s'appropriant le commentaire et en affichant ouvertement sa profonde compassion. Sa caméra cible l'une des parties du Maroc en situation de précarité, en l'occurrence le Moyen Atlas, où les citoyens des deux sexes vivent dans des conditions très difficiles, certes de manières différentes, à cause de nombreux facteurs naturels, climatiques, politiques, économiques et sociaux.

Notre objectif est de montrer, par le biais de l'analyse d'un film documentaire produit et diffusé par une chaîne thématique⁵, que les efforts déployés jusqu'à présent par l'État et par les associations de la société civile sont loin de profiter aux femmes sur le même pied d'égalité. En effet, le chemin est encore long pour pouvoir parler d'une réelle avancée puisque la femme rurale des zones montagneuses⁶ confronte une série de complications car souvent abandonnée à son triste sort par son mari qui émigre, malgré lui, en quête d'opportunités de travail.

Un titre trompeur

Le titre du documentaire *Villages sans hommes*, ainsi formulé, pourrait induire en erreur et donner une idée antinomique de son vrai contenu. Dans le contexte politique, social et culturel actuel, l'exacerbation des discours virulents contre l'irresponsabilité des hommes, leur violence (physique et verbale) et leur vision phallocratique du monde donne à tout propos sur les femmes une coloration féministe. L'homme, à priori, semble bien parti pour endosser la responsabilité de l'absence, de l'abandon, voire de la fuite et par conséquent mériter inculpation et condamnation.

⁴Née en 1976, lauréate de l'ISADAC (section art dramatique) en 1998, Bouchra Ijork s'oriente vers la réalisation suite à sa participation à l'université d'été de la FEMIS. Après avoir joué dans quelques films comme *Tisser le temps* (*Ghazl lwaqt*), *9 mois*, *Le Chant des sirènes*, elle tourne un téléfilm intitulé *L'Orange amère* (2007). *Villages sans hommes* est son premier documentaire.

⁵Al Jazira documentaire.

⁶Voir, « Le développement rural : espace des zones montagneuses », [en ligne].

Cette impression mystificatrice est corroborée, dès le début du film, par des plans qui montrent dans l'ordre: une petite fille qui joue dans l'eau, une jeune femme portant un enfant sur le dos, une femme qui lave un habit dans un ruisseau et un petit garçon oisif. Le spectateur se trouve d'emblée dans des lieux peuplés de femmes et d'enfants dont le niveau de vie est visiblement bas.

Ces différents plans sont accompagnés de la voix aiguë d'une jeune chanteuse qui exprime en toute vraisemblance, dans sa langue maternelle, une plainte sous forme de chant⁷, sans traduction des paroles. Pour les non amazighophones, ils sont plutôt émus par la voix puissante et par la plainte aussi vive qu'amère. Outre cela, la réalisatrice prenant elle-même en charge le commentaire (voix off) donne l'impression, en soulignant les nombreux aléas qui obèrent le sort de ces êtres abandonnés, qu'elle accuse le mâle de faillir à son devoir d'époux et de père.

Cependant, on comprend vite que ce dernier est la première victime d'un système qui crée d'énormes disparités sociales et qui produit des parias. Face à des conditions géographiques et climatiques inclementes, doublées d'un marasme économique chronique, l'exode n'est plus un choix, mais une urgence, voire une option salutaire pour les familles paupérisées. Les trois composantes de la famille (le père, la mère et les enfants) pâttissent de la désagrégation imposée par les impératifs de l'existence. La misère écrase petits et adultes, jeunes et vieux, femmes et hommes.

Une volonté inaccomplie

Au Maroc, l'idée d'intégrer la femme au développement ne date pas d'hier. Dans un article intitulé « L'expérience marocaine d'intégration de la femme au développement », Mohamed Said Saadi note que :

La promotion de la femme et son intégration au développement a toujours fait partie des préoccupations des pouvoirs publics au Maroc. Elle a cependant souffert d'une approche sociale et

⁷Tamawayt en amazighe. Chanté spontanément et d'une voix dont l'écho résonne à travers les montagnes, il signifie littéralement "accompagnement" ou "accompagnatrice" ou "chanson de marche". C'est une forme de poésie improvisée traitant d'une thématique sentimentale, une mélodie longue et aiguë pour exprimer une joie ou une douleur ou envoyer un message d'amour (pour plus de détails, voir le livre d'Ali Khadaoui, *Tamawayt, poèmes 2008*, Paris, Edilivre, 2017).

humanitaire de la question féminine qui n'a donné que des résultats limités. A partir de l'année 1998, l'arrivée du gouvernement d'alternance va impulser une dynamique nouvelle à cette question stratégique pour le développement du Maroc. Cette dynamique sera enclenchée grâce à la préparation du projet de plan d'action national pour l'intégration de la femme au développement.⁸

Mais le rapport du Haut Commissariat au Plan (HCP) montre qu'en 2019 encore, la réalité du terrain est tout autre. Les données, les indicateurs et les statistiques prouvent que la femme rurale est défavorisée sur le plan éducatif, exerce des activités professionnelles peu valorisantes sur le plan économique et vit dans la vulnérabilité sur le plan social.⁹

Ledit documentaire qui se présente sous forme de récits de vie successifs s'articulant autour d'une même thématique, a devancé le HCP. Sa réalisatrice donne la parole à des femmes amazighes¹⁰, sélectionnées en fonction de leur âge et de leur état matrimonial en les accompagnant dans leur quotidien qui dénote une vie rude, faite de travaux manuels répétitifs et ingrats.

Cette incursion documentaire dans un monde isolé, pratiquement féminin et rempli d'enfants en bas âge, constitue un grossissement révélateur du dénuement qui a un impact négatif sur la vie de famille de ces femmes, sur leur psychologie et sur l'avenir de leur progéniture. Les difficultés, surtout financières, qu'elles affrontent chaque jour est un défi renouvelable. Elles sont le corollaire de l'absence d'activités économiques régulières (agricoles ou industrielles) et d'infrastructures susceptibles de drainer des investissements, étatiques ou étrangers, malgré les énormes potentialités touristiques des lieux choisis par Bouchra Ijork pour tourner son documentaire¹¹. Ces derniers ne sont qu'un échantillon représentatif d'une partie du pays appelée communément le Maroc profond, qu'on peut appeler aussi le Maroc précaire, dont les habitants endurent toutes sortes de pénuries.

⁸ Mohamed Said Saadi, [en ligne], « L'expérience marocaine d'intégration de la femme au développement ».

⁹ « Situation des femmes rurales marocaines: le diagnostic du HCP », [en ligne].

¹⁰ La plupart des témoignages sont faits en arabe dialectal.

¹¹ Sources d'Oum Errabie et Tigliit (Moyen Atlas).

Si la réalisatrice accorde la priorité aux femmes, elle n'exclut pas les hommes et les présente comme des victimes aussi de l'exclusion. Impuissants et faute de solution de rechange, ils se voient obligés d'affronter l'inconnu en allant chercher du travail dans un ailleurs hypothétique sachant bien qu'ils n'ont ni niveau d'instruction élevé ni diplômes ni qualification professionnelle.

Le(s) territoire(s) de l'oubli

Le film commence par un panoramique embrassant de gauche à droite une série de montagnes situées dans le Moyen Atlas¹², un plan général montrant un petit village enserré de toutes parts par lesdites montagnes, un panoramique de haut en bas qui suit le mouvement de chute d'eau d'une cascade, un plan d'ensemble dévoilant une jeune fille perchée sur un rocher, donnant libre cours à sa belle voix qui est le premier élément sonore, quatre plans moyens successifs présentant une frange de la population et enfin un gros plan isolant le visage de la chanteuse où on décèle les stigmates de la douleur. Ces indicateurs ont leur importance dans la compréhension de la thèse développée par la réalisatrice.

En effet, il y a une forte corrélation entre l'espace et la condition féminine dégradée. Deux panneaux routiers circonscrivent le territoire élu pour dérouler les histoires tristes et émouvantes de femmes qui luttent pour ne pas céder à la déconfiture. Il s'agit de Khénifra, Mrirt et Sources d'Oum Errabie, régions déshéritées, confinées, composées de bourgades qui sont le foyer de grandes afflictions saisies par la caméra d'une réalisatrice empathique. Ni l'eau argentée qui coule à flot ni la nature enchanteresse ni l'illusoire bonheur champêtre n'arrivent à dissimuler ou à étouffer les voix des miséreuses.

Dans leurs témoignages, les interviewées¹³ sont unanimes sur la cause de leurs malheurs quotidiens : la rareté des sources de revenus, la dureté de la vie rurale, l'absence du chef de famille et le manque de tout soutien matériel, affectif et social.

Ces endroits encore vierges, symbole de repos et de détente pour les uns, sont pour d'autres des aires de peine physique et de supplice moral. Dans ces zones reculées, les femmes cumulent les tâches. À l'intérieur, elles gèrent les lares, prennent soin des enfants,

¹²Cette indication spatiale figure en haut de l'écran, à gauche.

¹³Trois mariées, deux divorcées et une veuve.

accomplissent les travaux ménagers (y compris l'élevage du bétail et le ramassage du bois). À l'extérieur, elles se substituent aux hommes chassés des villages par une permanente indigence.

L'abondance de l'eau et la sublimité des sites naturels sont des atouts inexploités, un don de la nature et un décor brut qui échappent au façonnage de l'homme. Toutefois, au lieu d'être une source de fierté pérenne, cette beauté sauvage a perdu tout son attrait aux yeux de la population du moment que les petits commerces saisonniers¹⁴ et les travaux manuels pénibles¹⁵ ne génèrent que des profits insignifiants, insuffisants pour faire face aux impératifs vitaux.

Cette portion du pays qui s'enlise dans une stagnation mortelle devrait bénéficier, dans le cadre de la régionalisation, de projets socio-économique capables de mettre en place un développement durable, conformément à la volonté royale. En effet, Sa Majesté le Roi a tracé les lignes directrices de ce grand chantier national :

La régionalisation que Nous appelons de Nos vœux doit reposer sur un effort soutenu et imaginatif permettant de trouver des solutions adaptées à chaque région, selon ses spécificités et ses ressources, et en fonction des opportunités d'emploi qu'elle peut apporter, et des difficultés qu'elle rencontre en matière de développement.¹⁶

Mais, comme la régionalisation (avancée) est un chantier qui est toujours en cours de finalisation et tarde à voir le jour, les difficultés économiques et les fléaux sociaux continuent de sévir.

La force de la parole

Malgré leur faible niveau de scolarité apparent, toutes les femmes interrogées font preuve de lucidité et de responsabilité. Leurs témoignages spontanés ne suscitent pas seulement l'émotion et la solidarité inconditionnelle. Ils sont un réquisitoire contre la double exclusion : naturelle et sociale.

Qu'elles s'appellent Aicha, Fatima, Hafida ou Saidia ; qu'elles soient mariées, divorcées ou veuves; qu'elles soient jeunes ou âgées, les femmes du Moyen Atlas choisies pour jouer leur propre rôle font montre d'une maturité forgée dès leur tendre âge par un environnement hostile.

¹⁴ La restauration traditionnelle au bord des courants d'eau (sources d'Oum Errabie).

¹⁵ La lessive et la tapisserie entre autres.

¹⁶ Extrait du discours Royal à l'occasion de la fête du Trône du 30 juillet 2015.

Devant la caméra, elles ont les idées claires et le ton grave. Nullement désarçonnées par cette présence étrangère, elles parlent sans retenue de leurs déboires en inventoriant tous les soucis qui empoisonnent leur existence. Leur sincérité reste intacte devant cet objet qui s'immisce dans leur intimité, laquelle intimité se laisse transgresser de bonne foi, sans honte et sans tentative de grimage.

Parmi les calamités qui scellent leur sort d'une manière dramatique, on peut citer au moins trois : la déscolarisation, le mariage précoce et l'inexistence d'un marché de travail.

1- L'abandon de l'école n'est pas toujours volontaire. Après le primaire, les apprenants doivent poursuivre leurs études dans des établissements scolaires éloignés de leurs villages. Les fillettes, en particulier, affrontent la redoutable alternative : parcourir des dizaines de kilomètres par jour (aller/retour) ou rester à la maison. Aicha et Saida font partie des victimes collatérales de cette injustice sociale. Faisant preuve de clairvoyance, la première explique que :

On allait à l'école, mais on parcourait une longue distance pour y arriver. Après la 6^{ème} année du primaire, on ne pouvait pas continuer puisqu'il n'y a pas de collège dans la région. Par conséquent, on abandonne l'école car on ne peut pas faire autrement. Qu'est-ce qu'on devient après ? On se marie, puis on retourne chez nos parents [après le divorce].¹⁷

Le rapport du HCP susmentionné confirme cette réalité puisqu'il y a « un très fort abandon scolaire des filles rurales, notamment au niveau du collège. »¹⁸

2- L'abandon de l'école est le tournant décisif de leurs destinées. Vouées à la domesticité conjugale, les filles laissent de côté leurs ambitions juvéniles. Souvent inexpérimentées, elles n'arrivent pas à s'adapter avec leurs belles familles, inconscientes encore de la responsabilité exigée par la vie de couple.

Dans la majorité des cas, elles retournent chez leurs familles après une courte expérience de mariage et font face à un avenir ténébreux. Les causes de cet échec sont explicitées par Saida:

Nous avons rencontré beaucoup de difficultés dans le mariage.
Nous étions très tôt confrontées à une lourde responsabilité.
Nous n'étions pas assez mûres pour saisir toute la portée de

¹⁷Tous les extraits des témoignages ou du commentaire ont été traduits par nos soins.

¹⁸Le taux d'abandon a atteint, en 2019, 16,8% pour les filles rurales contre 4,8% pour les filles urbaines.

cette alliance. Nos belles familles ne comprenaient pas que nous étions jeunes, que nous désirions encore jouer.

3- Celles qui échappent à l'échec conjugal se retrouvent dans une situation plus complexe et ploient sous le lourd fardeau de la maternité. Elles mettent au monde une tripotée de gosses avant d'atteindre, dans plusieurs cas, l'âge de vingt ans. La pauvreté et l'absence des maris les astreignent, alors, à bûcher pour assurer le minimum vital. C'est le cas par exemple de Fatima, mère de trois garçons, qui relate son infortune avec fatalisme:

On souffre beaucoup, on ne possède absolument rien. On doit travailler sans relâche pour nourrir nos enfants. Dans cette région, les projets font cruellement défaut. Il y a un peu d'activités pendant l'été. Mais en hiver les femmes restent à la maison tandis que les hommes partent chercher du travail ailleurs. Nous les femmes, ne voyageons jamais [...] et n'avons pas droit aux vacances.

Le cas extrême est celui d'une autre Fatima qui, après la mort de son mari, vit très mal son veuvage. Malgré sa vieillesse, elle continue de trimer pour survivre et entretenir ses enfants : « J'ai ramassé le bois dans la forêt pour le vendre et nourrir mes enfants. J'ai travaillé la laine pour le compte d'autres femmes. J'ai fait la lessive et toutes sortes de travaux ménagers chez autrui. Tout ceci pour leur [ses enfants] assurer du pain et du sucre. »

Les hommes, compagnons d'infortune

Les hommes de l'Atlas sont obligés de se séparer de leurs proches, de les quitter pendant la saison morte (l'hiver) pour aller chercher du travail loin d'eux. Cet éloignement est vécu comme un exil involontaire, une démarche inévitable pour surmonter les difficultés matérielles et pallier la carence d'activités professionnelles. Le départ vers l'inconnu est un défi à relever et un risque à courir, en l'absence de toute visibilité et en l'absence de tout appui ou accompagnement.

Abdellah, seul personnage masculin du documentaire, est le représentant de cette catégorie qui subit les contrecoups avec stoïcisme. Il prend en charge sa propre famille (une femme et trois filles) et celle de son frère (une femme et une fille), soldat affecté au sud, dont les permissions sont périodiques. En dehors de la saison de la cueillette des olives (seule activité qu'il évoque), il se sépare des siens pour subvenir à leurs besoins et endure les affres du célibat forcé:

Quand il n'y a pas de travail dans la région, je voyage pendant deux ou trois mois puis je reviens. Je ne peux pas rester les bras croisés et attendre le prochain cueillage des olives [...] L'homme qui émigre souffre au même titre que la femme qu'il laisse derrière lui. Il doit travailler et en même temps préparer ses repas, laver son linge...

Pendant son absence, sa femme Fatima joue le rôle de mère et de père en même temps. Elle s'investit, du matin jusqu'au soir, dans des activités éreintantes et non lucratives : faire la cuisine et le ménage, nourrir les filles et veiller sur elles, abreuver la vache et l'emmener au pâturage, laver et sécher les céréales, confectionner des draps en laine destinés aux usages domestiques...

Le retour d'Abdellah au bercail est toujours ressenti comme une résurrection, une renaissance conjugée à la gaieté, une apparition salvatrice tant attendue par sa femme et ses filles. La cellule familiale est ainsi exposée au précaire de l'existence, vivant à la limite de la disette. Ses membres dont l'exclusion est un fait avéré végètent dans une fragilité absolue. Sans source fixe de revenu, sans couverture sociale ou médicale, sans allocations familiales et sans retraite, ces citoyens sont vulnérables et peuvent atteindre un jour le stade de désocialisation.

Art et espoir

Si les obstacles infranchissables qui se dressent devant les habitants de cette région enclavée les empêchent de s'épanouir et de vivre décemment, ils ne sont pas arrivés à vaincre leur résistance. Cette dernière transparait, entre autres, dans les manifestations de joie à l'occasion des fêtes traditionnelles.

Au Moyen Atlas, le chant et la danse ne sont pas seulement des arts populaires. Ils font partie du patrimoine immatériel et de la mémoire collective. Ils relèvent de traditions ancestrales transmises de génération en génération comme un héritage précieux auquel les jeunes sont viscéralement attachés.

La relève est certes assurée. Les fêtes et les bonnes récoltes continuent d'être célébrées dans la liesse par des voix mélodieuses et des corps gracieux. Mais, loin des mouvements rythmés, des tons suaves et des ambiances joviales, la poésie sentimentale de tamawayt

et la danse d'ahidouss¹⁹ peuvent être perçues comme un refuge pour les âmes chagrinées, un remède aux vertus cathartiques et une source de revenu casuel. Les uns et les autres s'accaparent ces moyens d'expression artistiques pour reconquérir, probablement, leur espérance spoliée.

Les deux jeunes divorcées, Aicha Jada et Saida Oukhali²⁰, soulignent dans leurs témoignages le manque d'occupations et de distractions dans leur entourage immédiat. Dotées de belles voix, elles pratiquent le chant pour contourner le farniente.

Dans le contexte économique et social de la région, ce don inné n'est pas seulement un hobby ou un divertissement pour combattre la monotonie des jours. Il sert à décrire la tristesse et l'abattement des femmes recluses, d'autant plus que tamawayt, tout particulièrement, présente un aspect élégiaque.

Aicha confirme cette hypothèse. Elle traduit en arabe un morceau qui fait, selon elle, pleurer les femmes de sa tribu parce qu'il décrit et résume leurs peines : « Les femmes sentent qu'elles sont dans un gouffre, sans eau ni lumière ni vivres ; elles moisissent dans un lieu où personne ne les voit. » Tamawayt apparaît donc comme un cri de détresse lancé du fond des montagnes qui le gardent prisonnier de leurs versants.

À l'opposé de tamawayt, l'ahidouss imprime un air de félicité sur les rassemblements des femmes, leur fait oublier leurs tribulations en créant un climat d'allégresse à l'occasion des cérémonies familiales. La circoncision du petit fils de la veuve Fatima est une heureuse circonstance qui permet aux voisines de montrer leur savoir faire culinaire. Elles offrent aux convives de fines agapes et dansent l'ahidouss sous la houlette d'Aicha et de Saida. Toutes les femmes reprennent en chœur le même couplet :

*Deux chevaux aux rênes de soie
Oh ! Mon fils, caïd maître des deux chevaux
J'ai tellement envie de lui acheter
Un burnous bleu de Fès*

¹⁹ L'ahidouss est une danse pratiquée dans le Moyen Atlas dans laquelle hommes et femmes, coude à coude, forment des rondes souples et ondulantes, accompagnées de chants rythmés par les tambourins.

²⁰ Ces deux filles se consacrent actuellement à la chanson et aux arts populaires sous les noms d'Aicha Maya et Saida Titrit.

L'ahidouss est pratiqué par les deux sexes. Cet art qui combine la beauté du geste et la finesse de la parole est pour Abdellah, initialement membre d'une troupe locale, *un emploi occasionnel*, générateur de revenu. L'exercice d'autres travaux n'est, pour lui, qu'un remède palliatif à un mal persistant. Il est clair que cette richesse patrimoniale déborde son cadre artistique pour revêtir une dimension économique.

Conclusion

Villages sans hommes, est un documentaire qui ambitionne d'attirer l'attention sur des réalités atroces. Des femmes, des hommes et des enfants subissent des injustices sociales à cause de l'isolement géographique et de l'absence d'une politique d'inclusion. L'intégration dans le tissu économique et social des habitants des régions nécessiteuses requiert une vision globale. Le déficit des projets économiques conduit à l'effritement des familles et à leur rejet systématique.

En dehors de certaines périodes de l'année pendant lesquelles ils peuvent travailler sur place, les hommes quittent leurs domiciles en quête d'emplois dans des villes et des régions éloignées. Le sort des femmes mariées est compromis dès qu'elles se retrouvent seules. Elles prennent en charge foyer et rejetons, sont à la fois mères et pourvoyeuses de vivres. Quant aux jeunes filles, elles abandonnent très tôt l'école sans aucune garantie de réussir en mariage, surtout quand elles sont encore immatures.

Dans ce documentaire, la réalisatrice recourt à l'arme de l'image et des mots pour dénoncer la dégradation de la condition humaine que personne ne semble vouloir neutraliser. C'est une démarche, entre autres, qui pourrait réveiller les consciences et précipiter l'action des pouvoirs publics.

Bouchra Ijork est entièrement acquise à la cause des filles rurales et craint qu'elles subissent le même sort que leurs mères. Elle ne peut s'empêcher d'émettre un vœu sincère :

Quand je vois les yeux de ses petites, je me demande quels sont leurs rêves. Peut-être désirent-elles devenir médecins ou institutrices, ingénieurs ou actrices. Je souhaite que leur droit de rêver et de concrétiser leurs rêves ne soit pas confisqué [...] J'espère qu'elles ne subiront pas le même sort que leurs mères tristes, exténuées et solitaires.

Le documentaire *Villages sans hommes* se termine par un plan d'ensemble qui montre le soleil, au moment du crépuscule, happé par les nuages et les montagnes. Est-ce un message codé, délivré par la réalisatrice, pour signifier que son souhait est utopique ?

Références bibliographiques :

1. Ouvrages :

AUMONT, J., 1988, *L'Analyse des films*, Paris, Nathan, Coll. Fac.

BRESCHAND, J., 2002, *Le Documentaire, l'autre face du cinéma*, Paris, Les Cahiers du cinéma.

GAUTHIER, G., 2008, *Le Documentaire, un autre cinéma*, Paris, Armand Colin.

GAUTHIER, G., 2004, *Un Siècle de documentaires français*, Paris, Armand Colin.

KHADAOU, A., 2017, *Tamawayt, poésies 2008*, Paris, Edilivre.

MAGNY, J., 2001, *Le Point de vue : du regard du cinéaste à la vision du spectateur*, Paris, Cahiers du cinéma, Coll. Les petits cahiers.

PIAULT, M., 2008, *Anthropologie et cinéma*, Paris, Téraèdre.

VANOYE, F., 2009, *Précis d'analyse filmique*, 2^{ème} édition, Paris, Armand Colin.

2. Revues :

Bibliothèque du film (2001), *Filmer le réel : ressources sur le cinéma documentaire*, Paris, Éd. De la BIFI.

Wachma (hiver 2012), *Le Documentaire. Problématiques, enjeux et défis*, Publications des Amis de cinéma de Tétouan.

3. Sitographie :

- « Ahidous, chant et danse du Moyen Atlas ».
- El Omari, J., « Bouchra, l'audacieuse ! ».
- Émission : « La vie est un cinéma ».
- Fiche personne : Bouchra Ijork.
- « Le développement rural : espace des zones montagneuses ».
- Saadi, M.S, «‘Tamawayt’, un chant venu tout droit des profondeurs du Moyen Atlas », Libération, 28 Octobre 2019.
- « Exigences de la régionalisation avancée et défis de l'intégration des politiques sectorielles », Rapport du Conseil Economique, Social et Environnemental, Auto-Saisine n° 22/2016.
- Saadi, M-S., « L'expérience marocaine d'intégration de la femme au développement ».
- « Situation des femmes rurales marocaines : le diagnostic du HCP ».